

30 Juin 1977

# Les papiers du Barnabooth's club

par Jean Bouret

**26 juin 1977** — La Fondation nationale des arts graphiques et plastiques de la rue Berryer a consacré la semaine qui vient de s'écouler à un hommage à Raymond Cogniat, critique et historien d'art, disparu au début de l'année. C'est un événement assez rare dans le monde artistique, en général oublié de ceux qui le servirent avec passion, et qui mérite d'être relevé. Raymond Cogniat était l'animateur le plus agissant qu'on ait connu depuis la Libération et on lui doit deux organisations en pleine activité aujourd'hui : l'« Association Internationale des Critiques d'Art » qui groupe une quarantaine d'organisations à travers le monde, et la « Biennale de Paris » qui a remplacé peu à peu la Biennale de Venise tombée en désuétude depuis vingt ans. On lui doit aussi des choses, peut-être moins spectaculaires, mais tout aussi efficaces comme « l'Aide à la première exposition », le « concours des Jeunes Compagnies théâtrales », des expositions de prestige à l'étranger et une répartition de multiples secours sociaux aux peintres, que la vie matérielle ne favorisait pas, par le moyen des commandes de l'Etat, dont en tant qu'inspecteur général des Beaux-Arts il avait la clé.

Parisien de Paris, né dans le Sentier, Raymond Cogniat avait débuté par le journalisme dont il eut d'ailleurs toujours la nostalgie et qu'il ne quitta que lorsque vint l'âge de la retraite. Il y remplit toutes les fonctions, de courrier à rédacteur en chef, d'interviewer à éditorialiste. Il connut les belles années du métier et les mauvaises, celles où le journal-

isme écrit dut céder la place aux media et à leur logorrhée. Mais ce métier qu'il avait, il sut l'apprendre aux autres en dirigeant le premier grand hebdomadaire consacré aux Beaux-Arts : « Arts », que Georges Wildenstein lui confia en 1944. Toute la jeune critique fit plus ou moins un stage au journal « Arts » entre 1945 et 1950, et tout ce qui se passait dans le monde trouva un écho dans le célèbre journal à manchette jaune devenu une institution et malheureusement sombré corps et biens après le départ de Cogniat et de son équipe.

L'un des grands mérites de Cogniat était son objectivité devant le fait et devant l'homme. En peinture, il savait faire abstraction de ses goûts personnels pour reconnaître le talent où qu'il fut situé, ce qui ne manqua pas de lui valoir souvent des réflexions, peu amères d'une arrière-garde figée, mais il laissa toujours s'exprimer celui qui tenait une plume, de la façon qu'il lui plaisait sans censurer ni interdire. Raymond Cogniat tenait à ce libéralisme aujourd'hui disparu et le journal parlait de Klein comme de Buffet, de Montherlant comme de Céline, de la Comédie Française comme de « l'Ecluse », de Carlu comme de Le Corbusier.

C'est dans cette optique que Cogniat, grand partisan des échanges internationaux, fut l'un des fondateurs de « l'Association Internationale des Critiques d'Art » qui regroupait dans leurs pays d'origine tous ceux qui s'intéressaient à l'art vivant plus que les conservateurs de musée

les historiens et les journalistes du quotidien. La défense de leurs droits, les règles de la profession, la nécessité d'un langage commun, le besoin d'échanges entre nations, amenaient à des congrès dans des capitales différentes et finalement à une plus grande diffusion de la chose artistique. Entre Argan devenu maire de Rome, Herbert Read, Sweeney et Starzynski le Polonois, le débat était toujours au bénéfice de l'art et de la liberté, ce qu'allait reconnaître assez vite l'UNESCO, devenue partie prenante dans l'association et aide efficace.

La « Biennale de Paris » fut une autre aventure lancée par Cogniat pour que Paris redevienne une capitale de l'art au même titre que Venise, Sao Paulo ou Ljubljana, et comme l'inventeur aimait les jeunes, il la consacra aux moins de trente-cinq ans, ce qui revenait à prendre un pari sur l'avenir. Ses successeurs, Lassaigne, puis Georges Boudaille allaient continuer cette tâche dans la même direction et institutionaliser cette création.

**27 juin** — L'hommage de la rue Berryer à Raymond Cogniat se complète par une exposition qui durera jusqu'en octobre d'une anthologie 1959-1967 de la « Biennale de Paris ». C'est si l'on veut le tableau d'honneur de l'organisation et les bons élèves qui furent récompensés jadis montrent qu'ils ont fait leur chemin. Cela fait plaisir à la fois aux artistes et aux jurés dont un très beau catalogue donne soigneusement les listes.

On peut curieusement assister à la transformation de la peinture à son passage de la toile

tableau à l'objet fabriqué en dehors des normes comme chez Barry Flanagan ou Jean-Pierre Raynaud, ou y voit aussi une certaine permanence, celle de l'art cinétique entre autres, celle aussi des Dufrêne, Villegli, Claude George, Kallos, Rancillac, Frankenthaler, Segui et c'est alors qu'on se demande ce qui finalement restera de cette débauche d'invention : le tableau baroque de Spoerri avec le bel écureuil empaillé ou le Bridget Riley pastillé, le Velickovic systématique ou le Padamsee si beau, le Klaphek ou le Stämpfli.

Je soupçonne Daniel Abadie, commissaire sans yoghi, d'avoir fait preuve de beaucoup d'humour dans cette sélection, comme Boudaille de beaucoup de sérieux. Dans les mythes que Lévi-Strauss aime à démontrer, il est question d'un rat voleur de soleil, à moins que ce ne soit d'un chien ; peu importe, le grave est la punition pour celui qui a joué avec le feu. Mais tout le monde est puni du même coup. Je me demande si Raymond Cogniat, qui a regagné le paradis des critiques et dont tous les beaux livres qu'il a écrits sont là devant mes yeux, du Soutine au Gauguin, du Dufy au décor du théâtre, des petits aux grands, ne se fait pas d'inquiétude pour le monde dont il a ouvert la porte. Aucun des amis qui lui consacrèrent un discours-hommage ne manifestaient de crainte à ce sujet. Ils doivent bien avoir raison, mais la pensée de ne plus voir Raymond Cogniat m'attriste comme quelqu'un qui a perdu l'un des siens.

LE MONDE • (Q)  
5, rue des Italiens • 9<sup>e</sup>

7 Juil 1977

## RÉTROSPECTIVE DE LA BIENNALE DE PARIS

### L'avant-garde face à l'institution



Peter Stämpfli  
Autoportrait, 1963.

**L**a Biennale de Paris jette un regard sur son passé. Elle présente une rétrospective de ses propres expositions, les cinq premières, depuis sa création en 1959. On trouvera, à l'ancien hôtel Rothschild de la rue Berryer, certaines des œuvres qui avaient figuré sur ses cimaises. Bilan utile, bilan étonnant. En quelque sorte, c'est une histoire du goût parisien pour l'avant-garde artistique et de la manière dont celle-ci était perçue par la nouvelle institution.

On voit bien que la Biennale de Paris a tout couvert, mais n'a pas tout remarqué et encore moins tout mis en valeur. L'objet de sa mission tenait de la quadrature du cercle : ouverture, expérimentation, discernement des tendances qui s'annoncent, mais aussi, comme on le verra, consécration de celles qui montent... ou partent...

Donc, la création de la Biennale s'imposait. A l'aube des années 60, la marée montante d'une génération nouvelle était en quête de cimaises. Où se manifester à Paris ? Le Musée national d'art moderne était l'institution où on n'entrant qu'avec la caution de l'histoire ; les galeries onéreuses

et prisonnières de leurs orientations esthétiques. Or, justement, le magma de l'innovation, avec ses ruptures petites et grandes, prenait de l'ampleur dans l'activité artistique partout dans le monde. L'avant-garde, qui, naguère, ne concernait que quelques-uns, était devenu l'affaire d'une armée de jeunes artistes.

On trouve l'écho de cette conjoncture favorable dans la première Biennale, en 1959, dans sa richesse, son follement, sa vitalité. Les acteurs de l'histoire à venir y étaient en place. Elle était dédiée à la gloire de l'art informel et de l'abstraction lyrique, qui depuis une décennie tenait le devant de la scène en France. André Malraux, à sa deuxième année au ministère des affaires culturelles, avait trouvé des accents lyriques pour chanter cet « art informel » devant la sculpture de Tingueley, la *Métagraphic*, grand éclat de rire rabelaisien d'une machine à peindre abstrait, automatiquement, comme l'âne Boronali peignait abstrait avec sa queue. La Biennale décernait son prix de peinture à l'Américaine Hélène Frankenthaler au moment même où l'« abstraction lyrique » commençait à céder la place à d'autres esthétiques.

Avec Tingueley, un autre nouvel acteur plus radical était sur place : Yves Klein, dont les grands monochromes bleus, sans haut ni bas, effaçaient symboliquement l'agitation graphique de l'art informel, comme pour rendre la peinture à la stabilité originelle d'un nouveau départ. La subversion d'Yves Klein dut paraître tellement inconvenable que son envoi fut refusé et ne fut d'être exposé qu'au principe d'ouverture de Raymond Cogniat, créateur de la Biennale. Ce qui permit à l'artiste, pour marquer l'incompréhension dont il faisait l'objet, de se plaindre que sa toile fut accrochée à l'envers, comme le rapporte Georges Boudaille, l'actuel délégué général de la Biennale. Avec Rebeyrolle, Agam et bien d'autres, la première Biennale avait montré beaucoup d'autres artistes intéressants, mais isolés, comme Anthony de Caro, Arikha, Antes, Hundertwasser, Rauschenberg, pour l'instant ignoré avec ses collages « schwitziens ».

Dès son premier coup, elle avait mangé son pain blanc. A sa seconde manifestation, deux ans plus tard, chute de tension sur

l'ensemble, bien qu'un bon peintre, Rancillac, s'y révèle. C'est en 1963 que la Biennale retrouve son excitation. Y apparaissent les artistes du pop-art anglais, avec David Hockney (prix de gravure !), Allen Jones, etc., mouvement qui allait un peu plus tard trouver une ampleur toute américaine à New-York. Christo y emballa sa moto, Spoerri y dresse ses premières cènes fétichistes, Kudo, Buri, Aillaud, Stampfli, s'y manifestent. Ils sont là les nouveaux venus, mais certains dans un climat de scandale, tandis que bien des prix décernés ont couronné des artistes aujourd'hui oubliés.

La contradiction artistique est heureusement incessante. La même Biennale conteint l'opposé de la proposition imagée du pop-art anglais : les travaux du GRAV (Groupe de recherches d'art visuel), qui lançait l'anathème sur la subjectivité de l'art. Il voulait un art sans névrose, méthodique, programmable, permutable. C'est tout le langage néo-scientifique de l'art cinétique et des travaux d'équipe d'où montaient les premières rumeurs qui allaient s'amplifier vers 1968.

Les artistes allemands Uecker et Mack étaient apparus à la quatrième Biennale qui leur avait justement décerné ses prix tandis qu'apparaissaient les premiers jeunes artistes qui reprenaient les pinceaux pour peindre d'une manière nouvelle : Rouan, Buren, puis, à la cinquième, Saytour, Mosset, ainsi que l'art pauvre avec Barry Flanagan, Kounellis et le groupe Archigram, architecture pop dont l'esprit a influencé la conception architecturale du Centre Beaubourg...

La Biennale a joué le rôle d'un sismographe de la création artistique. Elle a tout montré, et c'est fort bien, mais, le plus souvent, elle a surtout remarqué ce qui était en passe de finir. Le neuf est rarement perçu. On ne voit bien que ce qu'on connaît déjà. C'est le mal des musées, dont le rôle — cela se comprend — est de consacrer ; paradoxalement, c'est aussi celui des biennales d'avant-garde, en principe vouées à l'inédit.

JACQUES MICHEL

\* Rétrospective des cinq premières manifestations de la Biennale depuis 1959. Organisation Georges Boudaille et Daniel Abadie, 11, rue Berryer, jusqu'au 2 octobre.